ALAIN

SAINT-SAËNS

DANS LA POUSSIÈRE DES SIÈCLES

ROMAN

2021

Copyright : Alain Saint-Saëns, 2021.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without the prior written permission of the Publisher.
Published in the United States by The University Press of the South. Printed in France by Monbeaulivre.fr

Alain Saint-Saëns.
Dans la poussière des siècles.
First Edition in French.
190 pages. French Studies Series, 80.
Front Cover Photo: *Vignes du Médoc*. Reproduced with Permission.

1. Novel. 2. France. 3. Sud-Ouest. 4. Civrac, Médoc. 5. History. 6. Genealogy. 7. Francis I of France. 8. Louis XIV of France. 9. Bordeaux. 10. Alain Saint-Saëns.

ISBN: 978-1-952799-42-6 (European Edition, 2021)

INTRODUCTION

Ce que je sais de mes origines se perd dans la poussière des siècles. Passionné dès l'enfance par l'histoire de ma famille, j'ai volontiers prêté une oreille attentive aux discours nostalgiques et autres radotages éculés d'aïeux en fin de vie, conscient déjà qu'ils portaient en eux une clé magique, celle qui me permettrait peut-être de résoudre un puzzle ancien dont trop de pièces avaient été perdues au fil du temps. Oh, il ne s'agissait point ici d'effeuiller l'arbre généalogique de mes ancêtres, non pas, mais bien plutôt de retracer le portrait de quelques figures extraordinaires tirées du néant où l'Histoire les avait plongées. Qu'ils revivent ici en pleine lumière !

Civrac, le 3 mars 2021

À tous les miens,
ceux qui m'ont précédé
et ceux qui suivront.

À la mémoire de Jean et Henriette Champagne,
mon oncle et ma tante,
fiers et actifs habitants de Civrac-en-Médoc
où ils reposent désormais en paix.

À ma Maman,
qui nous a quittés en octobre 2021.
Elle m'avait toujours encouragé à étudier
et à écrire. Qu'elle trouve ici la marque
de mon remerciement le plus profond.

JACOB

Barcelone, 17 novembre 1528.

- Il faut partir, Jacob… Avant qu'il ne soit trop tard…

Jacob Saenz, perdu dans ses pensées, avait écarté les petits rideaux de la fenêtre de la salle à manger du bout des doigts et regardait au dehors sans les voir les passants attardés qui hâtaient le pas sous une neige cotonneuse au croisement des rues Marlet et Saint-Dominique du *Call* de Barcelone, l'ancien quartier juif. La nuit allait tomber, et la pénombre gagnait déjà les renfoncements des lourdes portes qui semblaient se recroqueviller à l'intérieur des murs imposants de pierre grise. Jacob finalement s'emporta :

- Pourquoi partir, Myriam ? Pourquoi ? Après tout, ne suis-je pas Chrétien, fils de Chrétiens et porté sur les fonds baptismaux ? Ce serait par trop injuste ! N'oublie pas que j'ai renoncé à l'âge de dix ans à la foi d'Abraham que professaient nos ancêtres, quand mes parents se sont convertis, contraints et forcés, en mars 1492, afin d'échapper à l'expulsion du Royaume d'Aragon décrétée contre les Juifs par les Rois Catholiques. Que de souffrances nous firent subir Ferdinand, ce maudit

chien, commanditaire de l'assassinat de son propre gendre Philippe 1er le Beau, et Isabelle, cette Castillane si condescendante envers sa religion catholique, 'la seule foi qui dût compter', disait-elle ! Comme s'il ne pouvait y avoir qu'un seul chemin pour atteindre Dieu !

Jacob, les poings serrés et les bras ballants, s'était tu. Myriam, l'épouse aimante, la conseillère discrète des bons et des mauvais jours, comprenait la colère sourde qui l'envahissait et qui secouait maintenant de hoquets le grand corps voûté par le poids des ans et par les vexations de toutes sortes encaissées avec amertume. De deux ans plus jeune que lui, elle se souvenait elle aussi des gardes municipaux envahissant le *call* et proclamant l'application immédiate de l'Edit de l'Alhambra du 31 mars 1492 qui ne laissait que six mois aux Juifs du Royaume d'Aragon pour se convertir à la foi chrétienne ou partir. L'alternative était peut-être pire encore que la conversion : elle eût signifié l'obligation de brader tous leurs biens à des voisins trop contents de les escroquer, d'abandonner leur foyer et d'oublier à jamais leur mémoire et leurs attaches, de laisser

derrière eux les tombes et les lieux du sacré. Myriam n'avait pas oublié non plus les larmes de sa mère Sarah, rentrée souillée et crottée, la tête basse, après avoir été insultée dans la rue, acculée dans quelque recoin et malmenée par des manants sans vergogne comme une vulgaire fille publique. Son père Samuel était resté silencieux quand il l'avait vue rentrer en si piteux état et lui avait simplement intimé d'aller se laver et de prier.

Le lendemain, il s'était rendu à la première heure à l'épiscopat pour signer les papiers requis par l'Édit et commencer le processus de conversion de la famille Navarro au Christianisme. À son retour chez lui, il avait ordonné à la maisonnée de retirer tout symbole juif des murs ainsi que les *mezuzot* des portes d'entrée. Lui qui aimait tant se rendre à la synagogue les soirs de shabbat et prendre part au *mikveh*, le bain rituel pour l'ablution en compagnie de ses amis d'enfance, avait rejeté en bloc son identité pour tenter de sauver les siens de la ruine ou d'une mort atroce. Les paroissiens ne les accueillirent pourtant point avec sympathie à l'église, quand ils furent autorisés à aller à la messe et à recevoir

les sacrements de l'Église Catholique. Ils devaient s'asseoir sur les bancs du fond avec les catéchumènes, et Myriam pouvait sentir les regards pleins de mépris sur eux, quand ils n'étaient pas chargés d'une haine à peine dissimulée. Le lourd silence qui se faisait sur leur passage en disait plus qu'un long discours. Aux yeux de tous, ils étaient et seraient toujours, en dépit de leur conversion publique, 'les Juifs'. Les gamins dans sa propre rue la traitaient de 'sale Juive !' et lui jetaient au visage que son père et tous les siens avaient tué le Christ.

Myriam, qui savait lire, avait dévoré avec intérêt la Bible des Chrétiens, *le Nouveau Testament*, et il lui avait semblé que c'étaient les Romains qui avaient crucifié Jésus sur le Mont Golgotha, et non les Juifs. Elle à qui son père avait appris à déchiffrer et à comprendre la Torah en s'aidant du *yad*, se gaussait intérieurement de ces idiots de Chrétiens sans culture religieuse, tout juste bons à ânonner leurs prières insipides à la gloire de leur Trinité. Comme si Dieu, l'Unique et l'Omniscient, pouvait se partager en plusieurs personnes ! Elle

n'aimait rien tant que réciter les Psaumes, s'enivrant des rimes du Roi David, et psalmodier *Le Cantique des Cantiques* du Roi Salomon, se projetant dans un futur où ce serait elle la femme aimée. Quand Samuel, dans sa détermination à oublier son passé, avait voulu détruire le rouleau de la Torah, elle s'était interposée, et du haut de ses huit printemps, l'avait toisé avec colère. Il avait baissé les yeux et était sorti de la pièce sans dire un mot, lui abandonnant le précieux parchemin, symbole de l'existence même du peuple juif. 'Voici, je viens avec le rouleau du livre écrit pour moi' (*Psaume* 40,7), se souvint-elle avec nostalgie. Elle l'avait caché dans la remise au fond du jardin et chaque vendredi, en secret, elle le parcourait, les larmes aux yeux, tentant de maintenir vivantes des bribes de sa foi passée. Sarah, sa mère, l'accompagnait et tentait de trouver dans les textes sacrés un sens à l'abomination qu'elle avait dû subir.

Son père ne se joignit jamais à elles. Il avait décidé d'être Chrétien, et Chrétien il était. Il avait obtenu de servir la messe comme acolyte aux côtés du curé de la

paroisse, et l'épiscopat le citait même en exemple de bon Juif converti. Myriam admirait ses efforts d'intégration et, en même temps, avait honte pour lui. Comment avait-il pu renier son héritage, l'histoire de sa famille qu'il comptait avec tant de ferveur naguère lors de chaque dîner de Shabbat le vendredi soir? Comment pouvait-il pactiser avec ceux qui avaient massacré ses ancêtres lors de la révolte anti-juive de 1391 de sinistre mémoire ? Les femmes violées sans pitié, les enfants coupés en morceaux et dévorés par les cerbères, les hommes émasculés et énucléés devant leurs femmes puis brûlés vifs, tous ces malheureux ne comptaient donc plus pour lui ?

Quand elle eut vingt-quatre ans, on la maria avec le fils d'un autre Juif converti, Jacob Saenz, un prospère négociant en vins, épices et peaux, qui était cultivé et ouvert au monde. Il offrait de plus toutes garanties d'être un bon Chrétien, et les deux familles Navarro et Saenz, qui faisaient le dos rond depuis dix ans pour se faire oublier, s'entendirent sur le montant de la dot à verser. Ce n'était certes pas le mariage d'amour dont

Myriam avait rêvé étant enfant, mais Jacob lui avait montré tellement de tendresse durant leur nuit de noces, lui murmurant à l'oreille le passage du *Cantique des Cantiques*, 4-5 : 'Tes seins sont comme deux faons, jumeaux d'une gazelle', qu'elle s'était peu à peu amourachée de lui. Elle avait introduit subrepticement le rouleau de la Torah dans sa nouvelle maison et ne le consultait que lorsque son mari s'absentait. Inquiets du contexte religieux, ils attendirent avant d'avoir leur premier enfant, Lazare, en 1513. Puis les couches se succédèrent à intervalles plus réguliers, et Myriam donna naissance à deux autres garçons, Bartolomé en 1516, et le petit dernier, Moïse, en 1518. Tous furent dûment baptisés dans la Cathédrale gothique de la Sainte-Croix et de Sainte Eulalie. À bien des égards, la famille de Jacob et Myriam Saenz était plus chrétienne que nombre de pseudo Chrétiens qui n'allaient à la messe qu'à Pâques et à Noël et encore, et se montraient toujours prêts à taquiner la gueuse et à s'enivrer dans les tavernes du Diable.

Le soir du 3 mars 1523, on appela Myriam au chevet de son vieux père, resté veuf après le décès précoce de sa mère jamais vraiment remise de l'outrage à sa vertu de femme honnête et mariée. Au plus mal après une attaque dans l'après-midi, Samuel Navarro avait demandé à la voir. D'un faible geste de la main, il pria les pleureuses de service de bien vouloir les laisser seuls.

- Je vais mourir, Myriam. Le moment est venu de nous dire adieu.

Le cœur de Myriam se mit à battre à tout rompre : au lieu de s'exprimer en catalan, son père lui avait parlé en ladino, la langue espagnole mâtinée d'hébreu que les Juifs utilisaient entre eux avant l'Expulsion ! Samuel la regardait avec amour, un fin sourire sur ses lèvres exsangues. Il comprenait la surprise de sa fille et il n'était pas peu fier de son effet, ultime et maigre revanche sur les déboires d'une bien pénible vie.

- Il le fallait, Myriam. Ils nous auraient spoliés, peut-être même massacrés, si je n'avais pas joué leur jeu. Ces Chrétiens sont de tristes sires sans miséricorde. Pour

eux, un bon Juif est un Juif mort. J'ai accepté d'être leur bouffon, pour que ta mère et toi pussiez survivre dignement sans être agressées de nouveau, comme ta pauvre Maman le fut… Ma Sarah, que Dieu ait son âme…

Samuel s'était assis sur son lit, tremblant de rage, tout trempé de sueur.

- Calme-toi, Papa… Je sais, tu l'as fait pour nous… Je t'en serai à jamais reconnaissante.

- Méfie-toi des Chrétiens, ma fille, reprit le vieil agonisant. Ils ne nous considèrent point comme des égaux, en dépit de notre conversion. Nous ne sommes, à leurs yeux, que de Nouveaux Chrétiens, par opposition aux Vieux Chrétiens, ceux dont la foi catholique remontent à des temps immémoriaux ; eux, si, ont droit à tous les égards. Je suis très inquiet, Myriam… Nous entrons dans des temps agités. J'ai entendu parler par mes associés de retour d'un voyage d'affaires dans la lointaine Norvège septentrionale, d'un certain moine allemand nommé Martin Luther qui aurait rejeté devant l'Empereur Charles-Quint à la Diète de Worms en 1521

le pouvoir du Pape et de l'Église pour créer une religion chrétienne réformée, et qui entendrait aussi convertir tous les Juifs au Christianisme. Cela ne présage rien de bon, Myriam. Lors de tumultes religieux, les premiers persécutés, comme tu le sais d'expérience, sont toujours les gens de notre peuple. Le Tribunal de l'Inquisition de Castille et d'Aragon ne demanderait pas mieux que de nous brûler tous en place publique. Je ne voudrais pas que ma fille chérie et mes petits-fils tant adorés partent en fumée dans d'atroces souffrances…

Myriam fut parcourue d'un frisson à la pensée de l'auto-da-fé dantesque qui emporterait la chair de sa chair. Elle comprenait ce que son père voulait lui faire entendre à demi-mots. La tâche s'annonçait rude : cela ne lui serait pas facile de convaincre Jacob, pensait-elle. Son époux avait rejeté avec mépris ses racines juives, et il s'affirmait Chrétien avec une grande force de conviction. À l'occasion, il se moquait même ouvertement des Juifs et s'affichait volontiers anti-Juif et antisémite, sans se rendre compte que les Vieux

Chrétiens le méprisaient tout autant, doutant de son zèle.

Samuel Navarro serra plus fort la main de sa fille. Le temps lui était désormais compté:

- Tu m'enterreras en terre chrétienne aux côtés de ta mère avec force ostentation et tu feras dire des messes pour le salut de mon âme en la Cathédrale. Tu organiseras une neuvaine dans ma maison, où tu inviteras les figures catholiques les plus marquantes de Barcelone. Cela te permettra de gagner du temps…

Samuel se tut un instant et reprit :

- Maintenant, tu vas dire le *Kaddish* pour moi. Je veux l'entendre avant de partir, 'afin que je sois sanctifié au milieu des Enfants d'Israël'.

Les yeux brouillés de larmes, Myriam commença la récitation en hébreu : 'Magnifié et sanctifié soit le Grand Nom…'. Le visage de Samuel était illuminé d'une vive lumière intérieure, comme s'il avait enfin trouvé la paix après tant d'années d'errance spirituelle. Quand sa fille acheva la prière, il entonna le *Shema Yisrael* d'une voix redevenue jeune et puissante : 'Écoute, Israël, l'Éternel

est notre Dieu, l'Éternel est Un'. Il s'interrompit, laissa échapper de ses lèvres un faible 'Me voilà, Sarah', et rendit son dernier souffle.

Oui, il leur fallait partir, et au plus vite, songea Myriam en contemplant avec une tendresse renouvelée son Jacob à la fenêtre, quitter Barcelone et s'enfuir loin, très loin vers un lieu où les *Conversos* ne risqueraient point d'être arrêtés sans raison par le Tribunal du Saint-Office et condamnés pour le simple fait d'être nés Juifs.

- Je crois que tu as raison, tu sais, Myriam, même si j'ai du mal à l'admettre.

Jacob avait quitté son point d'observation sur la rue et s'était assis dans un large fauteuil recouvert de velours marron auprès de son épouse qui cousait un napperon. Il se pencha vers elle et lui prit la main :

- Il ne m'a pas échappé ces derniers temps que la situation des Nouveaux Chrétiens était de plus en plus inconfortable. L'Inquisition resserre son étau sur nous, ce me semble. À chaque fois, elle s'empresse de confisquer tous les biens de l'accusé d'abord, et ce, avant même de le juger ; bien peu peuvent se targuer

ensuite de s'être tirés indemnes de ses griffes. À Valence, cinq *Conversos* ont été brûlés vifs récemment pour avoir, paraît-il, judaïsé en cachette dans leur maison. Les fous célébraient le Shabbat le vendredi soir et ils avaient même l'outrecuidance de lire le rouleau de la Torah !

Myriam blêmit et se mordit la lèvre. Elle s'en voulait maintenant d'avoir mis la vie des siens en danger. Et si une servante ou le jardinier venait à la dénoncer ? Conscient de son trouble, Jacob relâcha la pression sur la main de son aimée, mais n'en continua pas moins sur sa lancée :

- Je ne pense pas que ce serait une bonne chose d'émigrer en terre d'Islam, que ce soit à Istambul, capitale du Califat ottoman, ou bien au Royaume de Fès, de l'autre côté de la Méditerranée. Bien que les Musulmans traitent avec décence et une certaine magnanimité les Gens du Livre, comme ils appellent les Juifs et les Chrétiens, nous deviendrions des Renégats aux yeux de la Chrétienté du monde occidental. Si d'aventure je venais à être capturé sur un bateau de